

Kerstin Gier

VERT
ÉMERAUDE

Traduit de l'allemand
par Nelly Lemaire

•
MILAN

Pour toutes les filles de ce monde
qui ont le cœur en pâte d'amandes
(et je veux dire vraiment « toutes » les filles).
Que l'on ait 14 ou 41 ans, on ressent toujours la même
chose...

*Hope is the thing with feathers
That perches in the soul
And sings the tune without words
And never stops at all*

Emily Dickinson

Prologue

Belgravia, Londres
3 juillet 1912

– Ça va laisser une vilaine cicatrice, dit le médecin sans lever la tête.

Paul esquissa un pauvre sourire :

– Bon, en tout cas, ce sera toujours mieux que l’amputation que me prédisait Mrs *Super-anxieuse*, ici présente.

– Très drôle, grogna Lucy. Je ne suis pas super-anxieuse, et toi... le roi de l'inconscience, tu ferais mieux de ne pas plaisanter ! Tu sais parfaitement que ce genre de blessure peut vite s’infecter, et qu’à l’époque où nous nous trouvons, on peut s’estimer heureux d’en réchapper : pas d’antibiotiques... et des praticiens ignorants et incompetents !

– Eh bien, grand merci, protesta le médecin tout en appliquant un onguent brunâtre sur la plaie fraîchement recousue.

Cela brûlait terriblement et Paul réprima à grand-peine une grimace. Il espérait surtout ne pas laisser de taches sur le beau fauteuil bergère de lady Tilney.

– Vous n’y êtes pour rien, répondit Lucy en s’efforçant à l’amabilité.

Elle s’essaya même à sourire. Une sorte de rictus, mais c’était finalement l’intention qui comptait.

– Je suis persuadée que vous faites de votre mieux, ajouta-t-elle.

– Le docteur Harrison est le meilleur, assura lady Tilney.

– Et le seul... marmonna Paul.

Il se sentait soudain incroyablement fatigué. Le médecin avait dû mettre un somnifère dans la potion sucrée qu'il lui avait fait avaler.

– Et surtout, le plus discret, compléta le docteur Harrison en bandant le bras de Paul. À vrai dire, j'ai peine à croire que, dans quatre-vingts ans, on traitera les coupures et les entailles autrement que je ne l'ai fait aujourd'hui.

Lucy prit une profonde inspiration et Paul pressentit ce qui allait suivre. Une mèche s'était détachée de sa coiffure en échafaudage ; elle la remplaça derrière l'oreille d'un air décidé.

– Oui, en gros, peut-être pas, mais si les bactéries... euh... ce sont des organismes unicellulaires, qui...

– Mais enfin, Lucy, arrête ! l'interrompt Paul. Le docteur Harrison sait très bien ce que sont les bactéries !

Sa blessure le brûlait encore et il se sentait si las qu'il aurait volontiers fermé les yeux et somnolé un peu. Mais cela aurait encore plus irrité Lucy. Dans ses yeux bleus scintillants de colère, il savait bien que se cachaient l'inquiétude et, plus encore, la peur. Il n'était pas question de lui montrer son mauvais état physique et son désespoir. Il se força donc à poursuivre :

– Nous ne sommes tout de même pas au Moyen Âge, mais au xx^e siècle, celui des grandes avancées scientifiques. Il y a déjà belle lurette qu'on connaît l'électrocardiogramme et on vient de découvrir aussi, il y a quelques années, l'agent de la syphilis et *même* un traitement pour y remédier.

– Ah, voilà quelqu'un qui a bien suivi les cours de mystères, s'écria Lucy, sur le point d'exploser. Contentée pour toi !

– Et l'année dernière, Marie Curie a obtenu le prix Nobel de chimie, intervint le docteur Harrison.

– Et qu'est-ce qu'elle a découvert après ? La bombe atomique ?

– Tu es parfois d'une inculture crasse. Marie Curie a...

– Ah, *ferme-la* !

Les bras croisés, Lucy fixa Paul furieusement, sans même remarquer le regard réprobateur de lady Tilney.

– Pour le moment, tu peux te mettre tes beaux discours où je pense ! Tu POURRAIS être mort ! Alors, dis-moi, s’il te plaît, comment j’aurais fait pour éviter cette catastrophe sans toi ? Et comment j’aurais pu continuer à vivre sans toi ? ajouta-t-elle d’une voix brisée.

– Je suis désolé, princesse.

Elle ne se doutait pas de l’ampleur de sa désolation.

– Oh, fit-elle. Pas la peine de prendre cet air de chien battu !

– Il est tout à fait inutile de s’encombrer l’esprit avec ce qui aurait pu arriver, mon petit, dit lady Tilney, tout en aidant le docteur Harrison à ranger ses instruments dans sa mallette. Tout s’est finalement bien passé. Paul a eu de la chance dans son malheur.

– Ce n’est pas parce qu’on a évité le pire que tout s’est pour autant bien passé, réagit Lucy. Rien ne s’est bien passé, rien du tout !

Ses yeux se remplirent de larmes. Et Paul en eut presque le cœur brisé.

– Ça fait trois mois que nous sommes ici et nous n’avons rien obtenu de ce que nous avions projeté, au contraire : nous n’avons fait qu’empirer les choses ! Nous avons enfin réussi à mettre la main sur ces maudits papiers et voilà que Paul ne trouve rien de mieux à faire que de les donner !

– C’était peut-être un peu prématuré, remarqua Paul en laissant retomber sa tête sur l’oreiller. Mais à ce moment-là, j’ai eu l’impression de bien agir.

Tout simplement parce qu’il s’était senti alors effroyablement près de la mort. Un peu plus et l’épée de lord Alastair lui aurait donné le coup de grâce. Toutefois, il n’était pas question de le dire à Lucy.

– Si nous avions Gideon de notre côté, nous aurions encore une chance, ajouta-t-il. Dès qu’il aura lu les papiers, il comprendra de quoi il retourne.

Il l’espérait, du moins.

– Mais nous ne savons pas exactement ce qui se trouve dans ces papiers ! Ils sont peut-être codés ou... ah, et tu ne sais *même pas* ce que tu as donné à Gideon ! Lord Alastair pourrait t’avoir refilé n’importe quoi : des vieilles factures, des lettres d’amour, des pages blanches...

Paul y avait déjà pensé, mais il ne pouvait pas revenir en arrière.

– Parfois, il faut aussi faire un peu confiance aux choses, marmonna-t-il en souhaitant pouvoir y réussir aussi.

Plus que par la pensée d’avoir peut-être confié des papiers sans valeur à Gideon, il était torturé à l’idée que ce garçon ait pu les remettre directement au comte de Saint-Germain. Ce qui signifierait qu’il lui avait donné leur seul atout. Mais Gideon avait affirmé qu’il aimait Gwendolyn et il l’avait déclaré de manière plutôt... convaincante.

– « Il me l’a promis », voulut dire Paul, mais il n’émit qu’un chuchotement.

D’ailleurs, c’eût été mentir. Il n’avait même pas entendu la réponse de Gideon.

– C’était une idiotie de vouloir collaborer avec l’Alliance, entendit-il dire Lucy.

Ses yeux s’étaient fermés tout seuls. La potion du docteur Harrison agissait.

– Oui, je sais, poursuivit Lucy. C’était mon idée à moi, une véritable idiotie ! Nous aurions mieux fait de prendre nous-mêmes les choses en main.

– Mais vous n’êtes pas des meurtriers, mon petit, dit lady Tilney.

– Y a-t-il une différence morale entre commettre un meurtre et le commanditer ?

Lucy poussa un lourd soupir et, même si lady Tilney la contredit énergiquement (« Ma fille, ne dis pas ça ! Vous n'avez pas commandité un meurtre, vous n'avez fait que fournir quelques informations ! »), elle se montra soudain inconsolable.

– Nous avons vraiment faux sur toute la ligne, Paul. En trois mois, nous avons gaspillé un temps précieux et l'argent de Margret et, par-dessus le marché, entraîné beaucoup trop de gens dans cette histoire.

– C'est l'argent de lord Tilney, rectifia lady Tilney. Tu serais étonnée de savoir à quoi il le dépense. Les courses hippiques et les danseuses sont encore ce qu'il y a de plus anodin... Il ne remarque même pas le peu que je détourne pour notre affaire. Et s'il le faisait, il se montrerait assez gentleman pour ne pas en parler.

– Et moi, je trouverais dommage qu'on ne m'ait pas entraîné dans cette histoire, assura le docteur Harrison en souriant. Je commençais justement à trouver ma vie quelque peu ennuyeuse. Finalement, ce n'est pas tous les jours qu'on a affaire à des voyageurs dans le temps qui viennent du futur et savent mieux les choses. Et, entre nous soit dit, les directives imposées par ces messieurs de Villiers et Pinkerton-Smythe poussent presque à la rébellion secrète.

– C'est vrai, approuva lady Tilney. Ce prétentieux de Jonathan a menacé sa femme de l'enfermer à double tour si elle continuait à sympathiser avec les suffragettes. *Et qu'est-ce qui viendra après ? Le droit de vote pour les chiens ?* ajouta-t-elle en prenant une voix d'homme grincheuse.

– Oui, voilà pourquoi vous l'avez menacé d'une gifle, dit le docteur Harrison. Enfin une après-midi de thé au cours de laquelle je ne me suis pas ennuyé !

– Mais pas du tout. J'ai simplement déclaré que je ne garantissais pas ce que ferait ma main droite s'il continuait à débiter ce genre d'affirmations inqualifiables.

– S’il continuait à sortir de telles débilités, pour reprendre vos propres termes, corrigea le docteur Harrison. Je m’en souviens parfaitement, parce que ça m’a énormément impressionné.

Lady Tilney éclata de rire et offrit son bras au médecin.

– Je vous raccompagne à la porte, docteur Harrison.

Paul s’efforça en vain d’ouvrir les yeux et de se redresser pour remercier le médecin.

– Mfsch... ci, bredouilla-t-il comme il put.

– Mais que diantre avez-vous mis dans ce truc que vous lui avez donné ? s’écria Lucy dans le dos du docteur Harrison.

Il se retourna à la porte.

– Juste quelques gouttes de teinture d’opium. Rien de bien méchant !

Paul n’entendit pas le cri horrifié de Lucy.

Comme Londres, d'après les sources de nos services secrets, doit s'attendre dans les prochains jours à de nouveaux raids aériens des escadrilles de l'aéronavale allemande, nous avons décidé d'appliquer dès maintenant le niveau Un du protocole de sécurité. Le chronographe sera placé pour un temps indéterminé dans la salle de documentation et lady Tilney, mon frère Jonathan et moi-même élapserons ensemble à partir de là-bas, pour limiter à trois heures le temps à y consacrer quotidiennement. Dans cette pièce, les voyages au XIX^e siècle ne devraient pas représenter de problème ; elle était rarement occupée pendant la nuit et les Annales ne mentionnent aucune visite venue du futur, ce qui porte à croire que notre présence est toujours passée inaperçue. Évidemment, lady Tilney s'est refusée à changer quoi que ce soit à ses habitudes et, selon ses propres déclarations, elle n'a trouvé « aucune logique dans notre argumentation ». Mais elle a finalement dû se plier à la décision de notre grand-maître. Les temps de guerre

appellent des mesures particulières. Cet après-midi, l'élapsage en 1851 s'est passé de façon étonnamment paisible, peut-être parce que ma si prévenante épouse nous avait donné à emporter son incomparable cake et que, en souvenir de discussions violentes à d'autres occasions, nous avons évité des sujets comme le droit de vote des femmes. Lady Tilney a certes regretté de ne pouvoir aller voir l'Exposition universelle à Hyde Park, mais comme nous partageons entièrement sa déception à ce sujet, la conversation n'a pas dégénéré. Toutefois, elle s'est montrée encore une fois sous son jour excentrique en proposant de nous passer le temps, à partir de demain, en jouant au poker. Le temps d'aujourd'hui : légère bruine par un printanier 16 degrés Celsius.

Extrait des *Annales des Veilleurs*

30 mars 1916

Mot de passe du jour : *Potius sero quam numquam*
(Livius)

Rapport : Timothy de Villiers, Cercle intérieur

1 Chapitre

L'épée était pointée droit sur mon cœur et les yeux de mon meurtrier ressemblaient à des trous noirs, qui menaçaient d'engloutir tout ce qui s'approchait trop près d'eux. Je n'avais aucune chance de m'échapper. Je reculai lourdement en trébuchant.

L'homme me suivit.

– Je rayerai de la face du monde tout ce qui n'est pas voulu par Dieu ! Ton sang abreuvera la terre !

J'avais au moins deux répliques sur le bout de la langue à ces paroles exprimées dans un rôle pathétique (abreuver la terre... comment ça ? le sol ici était carrelé !), mais, dans ma panique, je ne réussis pas à sortir un son. De toute façon, ce type ne me donnait pas l'impression d'être du genre à apprécier l'humour !

Je fis un autre pas chancelant en arrière, et me heurtai le dos au mur. Mon adversaire éclata de rire. Bon, peut-être avait-il tout de même le sens de l'humour, mais d'un autre humour que le mien.

– Maintenant, tu vas mourir, démon ! s'écria-t-il.

Puis, sans autre forme de procès, il me planta son épée dans la poitrine.

Je me réveillai en criant, trempée de sueur et le cœur meurtri. Quel sale rêve ! Toutefois, il n'avait rien d'étonnant, à vrai dire.

Les événements de la veille (et des jours passés) n'incitaient pas vraiment à se pelotonner sous la couette et à dormir du sommeil du juste. Ma tête était pleine de pensées indésirables qui s'y entortillaient comme des plantes carnivores. *Gideon m'a joué la comédie. Il ne m'aime pas.*

« De toute façon, il n'a probablement pas besoin d'en faire beaucoup pour que les filles lui tombent dans les bras », entendais-je dire et redire le comte de Saint-Germain de sa douce voix de basse. Et aussi : « Rien n'est plus facile à prévoir que la réaction d'une femme amoureuse. »

Oui, et comment réagit une femme amoureuse en apprenant qu'on lui a menti et qu'on l'a manipulée ? Exact : elle téléphone pendant des heures à sa meilleure amie pour rester ensuite assise dans le noir et se demander pourquoi diable elle s'est fait avoir par ce type, tout en pleurant toutes les larmes de son corps... en fait, facile à prévoir.

Mon réveil affichait 3:10, ce qui signifiait que j'avais dû finir par m'assoupir et que j'avais même dormi deux bonnes heures. Et quelqu'un, sans doute Mum, avait dû entrer et me reborder, car je me revoyais seulement assise dans mon lit, les genoux au menton, écoutant les battements affolés de mon cœur.

Étrange, d'ailleurs, qu'un cœur brisé puisse encore battre.

– On dirait qu'il n'est plus constitué que d'éclats acérés qui me déchirent jusqu'au sang! avais-je tenté d'expliquer à Leslie. (D'accord, c'est au moins aussi pathétique que la description de ce type à la voix râlante dont j'avais rêvé, mais parfois la vérité a quelque chose de... kitsch.)

Et Leslie m'avait dit avec empathie :

– Je sais exactement ce que tu ressens. Quand Max m'a plaquée, j'ai d'abord cru mourir de chagrin. Par rupture de divers organes. Parce qu'il y a du vrai dans toutes ces expressions : l'amour vous porte sur les reins, à l'estomac, vous brise le cœur, vous serre la poitrine et... euh... vous fait mal au foie... Mais, premièrement,

ça passe ; deuxièmement, tout ça n'est pas aussi désespéré que tu le penses ; et troisièmement, ton cœur n'est pas en verre.

– En pierre, rectifiai-je en sanglotant. Mon cœur est une pierre précieuse que Gideon a brisée en mille morceaux, comme dans la vision de tante Maddy.

– Ce que tu dis là est intéressant, mais... non ! En réalité, les cœurs sont faits d'une tout autre matière. Tu peux me croire.

Leslie s'éclaircit la voix et son ton se fit solennel comme pour me révéler le plus grand secret de l'histoire du monde :

– Il s'agit d'un matériau beaucoup plus tendre, incassable et d'une incroyable souplesse. Fabriqué selon une recette secrète.

Elle se racla de nouveau la gorge pour augmenter le suspense et je retins inconsciemment ma respiration.

– Comme de la *pâte d'amandes* ! annonça-t-elle ensuite.

– De la pâte d'amandes ?

Du coup, mes sanglots firent place à un sourire.

– Oui, de la pâte d'amandes, reprit Leslie avec le plus grand sérieux. De la bonne, celle avec plein d'amandes.

Je faillis pouffer de rire. Mais je repensai aussitôt que j'étais la fille la plus malheureuse du monde et je dis en reniflant :

– En ce cas, Gideon a *croqué* un morceau de mon cœur ! Et il a aussi grignoté tout le chocolat autour. Si tu avais vu son regard quand...

Avant de tout reprendre à zéro, j'entendis Leslie soupirer.

– Gwenny, ça ne me fait pas plaisir à dire, mais ces jérémiades ne t'avanceront à rien. Arrête ça !

– Je ne le fais pas exprès, protestai-je. C'est plus fort que moi. J'étais la fille la plus heureuse du monde et, d'une seconde à l'autre, il me dit que...

– D'accord, Gideon s'est comporté comme un sale type, m'interrompt Leslie. Même si on se demande bien pourquoi. Je veux

dire, hein ? En quoi des filles amoureuses seraient-elles plus faciles à manier ? Je dirais plutôt le contraire. Les filles amoureuses sont des bombes à retardement. On ne sait jamais ce qu'elles vont déclencher. À mon avis, Gideon et son macho de comte se sont fourré le doigt dans l'œil.

– Je croyais vraiment qu'il m'aimait. S'il n'a fait que simuler tout ça, c'est tellement...

Dégoûtant ? Cruel ? Aucun mot ne semblait suffire pour décrire mes sentiments.

– Ah, ma belle ! En d'autres circonstances, je te laisserais te morfondre pendant des semaines. Mais tu ne peux pas te le permettre. Il faut garder ton énergie pour d'autres choses. Pour survivre, par exemple. Alors, fais-moi le plaisir de te ressaisir !

– C'est déjà ce que m'a dit Xemerius. Avant de ficher le camp et de me laisser seule.

– Ce petit monstre invisible a raison ! Il faut garder la tête froide et faire le point. Pouah ! qu'est-ce que c'est que ça ? Attends voir, je vais ouvrir la fenêtre, Bertie a encore lâché un de ses terribles vents asphyxiants, sale chien ! Bon, où en étais-je ? Oui, c'est ça, il faut découvrir ce que ton grand-père a caché dans votre maison.

Et d'une voix légèrement plus aiguë, elle ajouta :

– Raphaël s'est montré assez utile, je dirais. Il n'est peut-être pas aussi bête qu'on le pense.

– Que *tu* le penses, veux-tu dire.

Raphaël était le petit frère de Gideon et il venait d'arriver dans notre lycée. Il avait découvert que l'énigme que mon grand-père m'avait laissée correspondait à des coordonnées géographiques. Et elles menaient tout droit à notre maison.

– Ça m'intéresserait vraiment de savoir ce que Raphaël entend dire sur les secrets des Veilleurs et les voyages dans le temps de Gideon, remarquai-je.

– Sans doute plus qu'on ne le supposerait, dit Leslie. En tout cas, il ne m'a pas crue une seconde quand je lui ai raconté que les jeux Mystery sont en ce moment du dernier cri à Londres. Mais il a été suffisamment intelligent pour ne pas poser de questions.

Elle ménagea une petite pause avant d'ajouter :

– Il a d'assez beaux yeux.

– C'est sûr.

Il avait vraiment de beaux yeux, ce qui me rappela que Gideon avait exactement les mêmes : verts et ombrés par d'épais cils noirs.

– Non pas que ça m'impressionne... c'est juste une constatation...

Je suis tombé amoureux de toi. Gideon avait déclaré ça tout à fait sérieusement en me regardant dans les yeux. Je lui avais renvoyé son regard et j'avais cru chacun de ses mots ! Mes pleurs reprirent de plus belle et j'entendis encore à peine ce que Leslie me disait.

– ... mais j'espère qu'il s'agit d'une longue lettre ou d'une sorte de journal dans lequel ton grand-père t'explique tout ce que les autres passent sous silence et encore un peu plus. Alors nous n'aurions plus à tâtonner dans le noir et nous pourrions enfin mettre en place un vrai plan...

De tels yeux devraient être interdits. Ou bien on devrait édicter une loi pour obliger les garçons avec de si beaux yeux à porter des lunettes de soleil. À moins que, pour compenser, ils n'aient des oreilles en chou-fleur ou quelque chose de ce genre...

– Gwenny ? Ne me dis pas que tu pleures de nouveau ?

Cette fois, j'eus l'impression d'entendre Mrs Counter, notre prof de géo, quand on lui disait qu'on avait oublié nos devoirs.

– Voyons, ce n'est pas bien ! Arrête de te retourner dramatiquement le couteau dans la plaie ! Il faut...

– ... garder la tête froide ! Tu as raison.

Bien qu'il m'en coûtât, je tentai de chasser le souvenir de Gideon et de mettre un peu de confiance dans ma voix. Je devais bien ça à

Leslie. Car enfin, elle me soutenait sans réserve depuis des jours et des jours. Avant qu'elle ne raccroche, je lui affirmai encore combien j'étais heureuse de l'avoir. (Même si ça me redonnait envie de pleurer, mais d'émotion cette fois.)

– Et moi donc ! m'assura Leslie. Ma vie serait d'un tel ennui sans toi !

Quand elle avait raccroché, il était presque minuit et je m'étais vraiment sentie un peu mieux pendant quelques minutes, mais maintenant, à 3 h 10, j'avais bien envie de la rappeler et de remâcher tout ça avec elle.

De nature, je ne suis pas trop du genre à me plaindre ; mais c'était le premier chagrin d'amour de ma vie. Un *vrai*, je veux dire. Un de ceux qui font vraiment mal. Du coup, tout le reste passait à l'arrière-plan. Même le fait de survivre. En vérité, je caressais presque la pensée de mourir. Finalement, je ne serais pas la première à périr d'un cœur brisé, je me trouvais en très bonne compagnie : la Petite Sirène, Juliette, Pocahontas, la Dame aux camélias, M^{me} Butterfly... et maintenant, moi, Gwendolyn Shepherd. Le bon côté, c'était que je pouvais m'épargner le numéro (dramatique) du poignard, car dans l'état misérable où je me trouvais, j'étais déjà atteinte de phthisie depuis longtemps et on en mourait de façon beaucoup plus pittoresque. Pâle et belle comme Blanche-Neige, je serais allongée sur mon lit, les cheveux étalés sur l'oreiller. Agenouillé auprès de moi, Gideon regretterait amèrement ce qu'il avait fait, à l'instant où je prononcerais mes dernières paroles...

Mais avant cela, il fallait absolument que j'aille aux toilettes.

Dans notre famille, le thé à la menthe avec plein de sucre et de citron était une sorte de remède universel contre le chagrin et j'en avais avalé une pleine théière. Dès que j'avais passé la porte, ma mère avait remarqué que je n'allais pas bien. Ce n'était pas non plus difficile, car à force de pleurer, j'avais des yeux de lapin albinos. Elle

ne m'aurait certainement pas crue si je lui avais raconté – comme Xemerius me l'avait suggéré – que j'avais dû couper des oignons dans la voiture qui me ramenait du quartier général des Veilleurs.

– Ces maudits Veilleurs t'ont-ils fait quelque chose ? Que s'est-il passé ? avait-elle demandé en se payant le luxe de paraître à la fois compatissante et terriblement furieuse. Je tuerai Falk si jamais...

– Personne ne m'a rien fait, Mum, m'étais-je empressée de lui répondre. Et il ne s'est rien passé.

– Comme si elle allait te croire ! Pourquoi tu ne lui as pas parlé des oignons ? Tu ne m'écoutes jamais.

Xemerius s'était énervé. C'était une gargouille de pierre, un petit démon avec de grandes oreilles, des ailes de chauve-souris, une longue queue de dragon écailleuse et deux petites cornes sur une tête de chat. Malheureusement, il n'était qu'à moitié aussi mignon qu'il le paraissait et j'étais la seule à entendre ses impertinences et à pouvoir y répondre. Depuis mon enfance, je voyais des gargouilles et autres esprits : c'était l'une des facultés bizarres dont je devais m'accommoder. L'autre était encore plus étrange et je n'en avais pris connaissance que depuis tout juste deux semaines : je faisais partie d'un cercle – secret ! – de douze voyageurs dans le temps et je devais effectuer quotidiennement un saut dans le passé, quelque part, pendant plusieurs heures. En fait, cette malédiction... je veux dire... ce don de voyager dans le temps aurait dû être destiné à ma cousine Charlotte qui s'y serait prêtée bien mieux que moi, mais, en réalité, il s'était avéré que c'est moi qui avais décroché le gros lot. Ce que j'aurais tout de suite dû comprendre, car je tirais toujours les mauvaises cartes, au jeu comme dans la vie ! Quand j'avais des billets pour un concert, je tombais malade à tous les coups (ou alors aussi au moment des vacances), et quand je voulais me faire belle, je voyais éclore sur mon front un bouton gros comme une patate. Certes, on ne peut pas comparer les voyages dans le temps

à des boutons ; on peut même penser qu'il s'agit là de quelque chose d'enviable et d'amusant, mais pas du tout. C'est plutôt ennuyeux, énervant et dangereux. Sans oublier que si je n'avais pas hérité de ce maudit don, je n'aurais jamais connu Gideon. Ce qui signifierait que mon cœur – en pâte d'amandes ou non – serait encore entier. Ce sale type était lui aussi l'un des douze voyageurs dans le temps. L'un des rares qui vivaient encore. On ne pouvait rencontrer les autres que dans le passé.

– Tu as pleuré, avait sobrement constaté ma mère.

– Tu vois ! s'était écrié Xemerius. Maintenant, elle va te presser comme un citron et elle ne te lâchera pas des yeux une seconde et alors adieu notre chasse au trésor de cette nuit !

Je lui avais fait une grimace pour lui signifier que je n'avais vraiment plus le cœur à une chasse au trésor dans la nuit. Bon, ce genre de truc qu'on fait à des amis invisibles quand on ne veut pas que les autres vous prennent pour une folle en vous voyant parler toute seule.

– Dis-lui que tu as essayé ton spray au poivre et que tu t'en es envoyé dans les yeux par mégarde, avait-il croassé.

Mais j'étais trop épuisée pour mentir. J'avais regardé ma mère avec des yeux rouges et tenté de sortir la vérité.

– C'est seulement que... je ne me sens pas bien, parce que... tu vois... un truc de fille...

– Ah, ma chérie...

– Quand je téléphone à Leslie, je me sens tout de suite mieux.

À ma grande surprise et à celle de Xemerius, Mum s'était satisfaite de cette explication. Elle m'avait fait un thé, posé la théière sur la table de chevet avec ma tasse préférée, celle à pois, caressé les cheveux et fichu la paix. Elle m'avait même dispensée de ses habituels rappels de l'heure (« Gwen ! Il est 10 heures passées, ça fait déjà quarante minutes que tu téléphones ! Vous vous verrez demain au lycée ! ») Parfois, elle était vraiment la meilleure mum du monde.

En soupirant, je quittai mon lit et tâtonnai vers la salle de bains. Un courant d'air froid m'effleura.

– Xemerius ? C'est toi ? demandai-je à mi-voix en cherchant l'interrupteur.

– Ça dépend, répondit-il, pendu la tête à l'envers au plafonnier du couloir. Seulement si tu ne te transformes pas de nouveau en fontaine de salon !

Il prit une voix grinçante et pleurnicharde pour m'imiter, malheureusement à la perfection.

– *Et puis il a dit je ne sais pas de quoi tu parles, et alors j'ai dit oui ou non, et là-dessus, il m'a dit oui, mais je t'en prie, arrête de pleurer...*

Il soupira théâtralement.

– Les filles sont vraiment les personnes les plus usantes qui soient. Juste après les agents du fisc à la retraite, les vendeuses de chaussettes et les présidents de jardins ouvriers.

– Je ne te garantis rien, chuchotai-je pour ne pas réveiller le reste de ma famille. Il vaudrait mieux ne pas parler de qui tu sais, car sinon... la fontaine pourrait se remettre à couler.

– De toute façon, son nom me sortait déjà par les oreilles. Alors, si on faisait quelque chose de sensé, maintenant ? Comme chercher un trésor, par exemple ?

Dormir aurait été quelque chose de sensé. Mais hélas, j'étais complètement réveillée.

– On peut commencer à chercher, si tu veux. Mais d'abord, il faut que j'évacue tout ce thé.

– Hein ?

Je lui montrai la porte de la salle de bains.

– Ah bon, fit Xemerius. Je vais t'attendre ici.

Dans le miroir, je me trouvai une bien meilleure mine que je ne m'y attendais. Malheureusement, aucune trace de phthisie.

Mes paupières étaient juste légèrement gonflées, comme si je les avais un peu trop ombrées de rose.

– Où étais-tu passé pendant tout ce temps, Xemerius ? demandai-je, une fois revenue dans le couloir. J'espère que ce n'était pas chez...

– Chez qui ? réagit Xemerius en affichant un air irrité. Tu penses à celui dont on ne doit pas prononcer le nom ?

– Hmm, oui.

J'aurais vraiment voulu savoir ce que Gideon avait fait la veille au soir. Comment allait la blessure à son bras ? Et s'il avait, peut-être, parlé de moi avec quelqu'un. Quelque chose du genre : *Tout cela est un grand malentendu. J'aime Gwendolyn, naturellement. Je ne lui ai jamais joué la comédie.*

– Non, non, je ne tomberai pas dans le panneau, protesta Xemerius.

Il déploya ses ailes et voleta vers le sol. Posé là, devant moi, il m'arrivait juste aux genoux.

– D'ailleurs, je ne suis même pas parti, poursuivit-il. J'ai inspecté la maison de fond en comble. Si quelqu'un peut trouver ce trésor, c'est bien moi. Parce que personne d'autre ici n'est capable de traverser les murs. Ni de retourner, ni vu ni connu, les tiroirs de la commode de ta grand-mère.

– Il faut bien qu'il y ait quelques avantages au fait d'être invisible, déclarai-je en renonçant à souligner qu'il ne pourrait rien fouiller du tout, étant donné qu'avec ses pattes de zombie il n'arriverait même pas à tirer un tiroir.

Aucun esprit de ma connaissance n'était en mesure de déplacer des objets. La plupart d'entre eux n'arrivaient même pas à produire un courant d'air.

– Et puis, tu sais bien que nous ne cherchons pas un trésor, mais seulement une indication de mon grand-père qui pourrait nous aider, lui fis-je remarquer.

– Cette maison est pleine d’un bric-à-brac à valeur de trésor. Sans parler de toutes les cachettes possibles, enchaîna Xemerius sans se laisser démonter. Les murs du premier étage sont en partie doubles et ils renferment des couloirs d’une telle étroitesse qu’ils excluent le passage de gros popotins.

– Vraiment ? m’écriai-je, surprise de ne les avoir jamais découverts. Et comment fait-on pour s’y introduire ?

– Dans la plupart des chambres, les portes sont masquées par la tapisserie, mais il existe encore une entrée dans l’armoire murale de ta grand-tante et une autre derrière le gros buffet de la salle à manger. On en trouve une aussi dans la bibliothèque, classiquement cachée derrière une étagère tournante. À partir de là, il existe d’ailleurs également une liaison avec l’escalier des appartements de Mr Bernhard et une autre menant plus haut, au deuxième étage.

– Ce qui expliquerait pourquoi Mr Bernhard surgit toujours aussi soudainement, murmurai-je.

– Et ce n’est pas tout : dans le grand conduit de cheminée attendant au numéro 83, il y a une échelle permettant d’atteindre le toit. Impossible de s’y introduire depuis la cuisine, la cheminée est murée, mais, au premier étage, dans le placard au bout du couloir, il y a une trappe, suffisamment grande pour le père Noël. Ou pour votre inquiétant majordome.

– Ou pour le ramoneur.

– Quant à la cave ! poursuivit Xemerius comme s’il ne m’avait pas entendue, vos voisins savent-ils qu’il existe une porte secrète vers votre maison ? Et qu’une autre cave se trouve encore sous la vôtre ? En tout cas, mieux vaut ne pas craindre les araignées quand on veut y chercher quelque chose.

– Alors, on ferait peut-être mieux d’aller voir d’abord ailleurs, m’empressai-je de dire en oubliant de chuchoter.

– Si nous savions ce que nous cherchons, ce serait naturellement plus simple, ajouta-t-il en se grattant le menton avec une patte arrière. Car là, ce pourrait être n'importe quoi, dans le fond : le crocodile empaillé dans le réduit, la bouteille de Scotch planquée derrière les livres de la bibliothèque, le paquet de lettres dans le casier secret du secrétaire de ta grand-tante, la caisse qui se trouve dans un creux du mur...

– Une caisse dans le mur ? l'interrompis-je.

Et c'était quoi un « réduit » ?

Xemerius me fit un signe de tête.

– Oh, je crois que tu as réveillé ton frère.

Je me retournai. À la porte de sa chambre, mon jeune frère Nick se passait les mains dans ses cheveux roux emmêlés.

– À qui tu parles, là, Gwenny ?

– On est au milieu de la nuit, chuchotai-je. Recouche-toi, Nick.

Il me fixa, indécis, et je le vis s'éveiller de seconde en seconde.

– Qu'est-ce que c'est que cette caisse dans le mur ?

– Je... voulais aller vérifier, mais je crois qu'il vaut mieux attendre qu'il fasse jour.

– Mais non ! protesta Xemerius. Je vois dans la nuit comme... disons, comme une chouette. De plus, tu pourras difficilement inspecter la maison quand tout le monde sera réveillé. À moins que tu ne tiennes à avoir encore plus de compagnie.

– J'ai une lampe de poche, dit Nick. Qu'est-ce qu'il y a dans cette caisse ?

– Aucune idée.

Je réfléchis brièvement.

– Peut-être quelque chose de Grand-Père, ajoutai-je.

– Oh, fit Nick, intéressé. Et elle est cachée où, cette caisse ?

Je questionnai Xemerius du regard.

– Je l'ai vue sur le côté du couloir secret derrière le gros barbu à cheval, dit Xemerius. Mais qui irait cacher des secrets... euh...

des trésors dans un coffre banal ? Je trouve le crocodile bien plus prometteur. Qui sait avec quoi on l'a remboursé ? Je voterais pour qu'on lui ouvre le ventre.

Comme j'avais déjà fait connaissance avec ce crocodile, je me déclarai contre.

– On va d'abord aller jeter un œil dans cette caisse. Cette histoire de creux me plaît bien.

– En-nu-yeux ! pleurnicha Xemerius. Un de tes ancêtres y aura probablement mis le tabac pour sa pipe, à l'abri du regard de ses vieux... ou...

Visiblement, il venait d'avoir une idée qui l'amusa, car un sourire éclaira son visage.

– ... ou bien le cadavre en morceaux d'une domestique insolente !

– Cette caisse se trouve dans le couloir secret derrière le portrait de notre arrière-arrière-arrière-grand-oncle Hugh, expliquai-je à Nick. Mais...

– Je file chercher ma lampe de poche !

Mon frère s'était déjà retourné.

Je soupirai.

– Pourquoi tu souffles comme ça ? dit Xemerius en levant les yeux en l'air. Ce n'est pas plus mal qu'il vienne aussi.

Il déploya ses ailes.

– Je vais faire un tour en vitesse pour vérifier que le reste de la famille dort à poings fermés. Il vaudrait mieux éviter que ta tante au nez fouineur ne nous surprenne en train de trouver les diamants.

– Quels diamants ?

– Pense donc positivement ! dit Xemerius en s'envolant. Tu préfères quoi ? Des diamants ou les restes décomposés de la domestique insolente ? Tout est une question de point de vue. À plus. On se retrouve devant le gros type et son canasson.

– Tu parles avec un esprit, là ?

Nick avait de nouveau surgi derrière moi. Il éteignit la lumière du couloir et alluma sa lampe de poche.

Je fis signe que oui. Nick n'avait jamais douté de ma capacité à voir des esprits, bien au contraire. Dès l'âge de quatre ans (j'en avais alors huit), il m'avait farouchement défendue quand on ne voulait pas me croire. Comme tante Glenda, par exemple, qui se fâchait toujours quand nous allions avec elle chez *Harrods* et que je parlais avec Mr Grizzle, le portier sympa en uniforme. Bien sûr, comme Mr Grizzle était mort depuis cinquante ans, personne ne voulait comprendre que je m'arrête et commence à discuter des Windsor (Mr Grizzle était un fervent admirateur de la reine) et de ce mois de juin trop humide (le temps était le sujet de conversation favori numéro deux de Mr Grizzle). Certaines personnes riaient, d'autres secouaient simplement la tête, d'autres encore trouvaient l'imagination enfantine « délicieuse » (en m'ébouriffant les cheveux au passage), mais personne ne s'en énervait autant que tante Glenda. Terriblement gênée, elle avait l'habitude de me tirer pour me faire avancer ; elle pestait quand je ne bougeais pas d'un pouce, me disait de prendre exemple sur Charlotte (qui d'ailleurs était déjà parfaite au point que pas une pince ne glissait de ses cheveux), et elle me menaçait aussi, méchamment, de me priver de dessert. Mais, même si elle respectait ses promesses (et si j'aimais tous les desserts, y compris la compote de prunes), je n'avais pas le cœur de passer devant Mr Grizzle sans m'arrêter. À chaque fois, Nick essayait de m'aider en suppliant tante Glenda de me lâcher et en lui affirmant que le pauvre Mr Grizzle n'avait personne d'autre avec qui parler. Et, à chaque fois, tante Glenda le mettait sur la touche en lui disant mielleusement : « Ah, mon petit Nick, quand comprendras-tu enfin que ta sœur ne cherche qu'à se rendre intéressante ? Il n'y a pas d'esprits ! Où en vois-tu ici ? »

Nick s'était alors toujours vu contraint de secouer la tête et tante Glenda pouvait savourer son triomphe. Mais le jour où elle avait

décidé de ne plus jamais nous emmener chez *Harrods*, Nick avait changé de tactique. Petit comme il était et avec ses grosses joues (ah, comme il était mignon alors, et il avait aussi un délicieux petit cheveu sur la langue !), il se planta devant tante Glenda et cria : « Tu sais ce que Mr Grizzle vient de me dire, tante Glenda ? Il a dit que tu n'es qu'une méchante sorcière frubée ! » Naturellement, Mr Grizzle n'aurait jamais sorti cela (il était bien trop poli pour ça et tante Glenda était une trop bonne cliente), mais, la veille au soir, Mum avait déclaré à peu près la même chose. Tante Glenda avait pincé les lèvres et elle était partie dignement en tenant Charlotte par la main. À la maison, il y avait eu ensuite du grabuge avec ma mère (Mum était furieuse que nous ayons dû retrouver tout seuls le chemin de la maison et tante Glenda avait clairement conclu que ce terme de « sorcière frubée » venait de la bouche de sa sœur), et, pour finir, nous n'avions plus eu le droit d'accompagner tante Glenda. En tout cas, nous aimons encore utiliser ce terme de « frubé ».

En grandissant, je cessai de raconter à tout le monde que je voyais des choses invisibles. C'est l'attitude la plus intelligente si l'on ne veut pas passer pour folle. Mais je n'avais pas à le dissimuler devant mon frère et ma sœur, car ils me croyaient tous les deux. En ce qui concerne Mum et grand-tante Maddy, je n'en suis pas si sûre, mais, au moins, elles ne se moquaient jamais de moi. Comme tante Maddy avait de temps en temps des visions étranges, elle savait probablement ce que l'on ressent quand personne ne vous croit.

– Il est sympa ? chuchota Nick.

La lumière de sa lampe de poche dansait sur les marches.

– Qui ça ?

– Eh bien, l'esprit.

– Ça va, murmurai-je, conformément à la vérité.

– À quoi il ressemble ?

– Il est plutôt mignon. Mais il se croit dangereux.

Tandis que nous nous glissions sur la pointe des pieds vers le deuxième étage, celui qu'occupaient tante Glenda et Charlotte, je tentai de décrire Xemerius de mon mieux.

– Cool ! chuchota Nick. Un animal domestique invisible ! Wouaahh, la chance !

– Un animal domestique ! Ne dis surtout pas ça en présence de Xemerius !

En passant devant la porte de la chambre de ma cousine, j'espérai presque l'entendre ronfler, mais évidemment Charlotte ne ronflait pas. Les gens parfaits ne produisent pas de sons inconvenants en dormant. Frubant !

Un demi-étage plus bas, mon petit frère bâilla et j'eus aussitôt mauvaise conscience.

– Écoute, Nick, il est 3 heures et demie du matin et tu dois aller à l'école demain. Mum va me tuer si elle s'aperçoit que je t'empêche de dormir.

– Je ne suis pas fatigué du tout ! Et c'est pas sympa de vouloir continuer sans moi ! Au fait, qu'est-ce qu'il a caché, Grand-Père ?

– Aucune idée... peut-être un livre où il explique tout. Ou au moins une lettre. Grand-Père était le grand-maître des Veilleurs. Il savait tout sur moi et sur tout ce bazar de voyages dans le temps, et il savait aussi que ce n'était pas Charlotte qui avait hérité du gène. Parce que je l'ai personnellement rencontré dans le passé et que je le lui ai raconté.

– Tu en as de la chance, chuchota Nick.

Puis il ajouta, d'un air gêné :

– À vrai dire, je ne me souviens presque plus de lui. Je me rappelle seulement qu'il était toujours de bonne humeur et pas du tout sévère, bref, tout le contraire de lady Arista. De plus, il sentait toujours le caramel et une drôle d'odeur épicee.

– C'était son tabac à pipe. Attention !

J'eus juste le temps de le retenir. Nous avons passé le deuxième étage, mais, vers le premier, quelques marches traîtresses craquaient terriblement. Finalement, mes discrètes virées nocturnes à la cuisine, à longueur d'année, devaient bien servir à quelque chose. En évitant les zones à risque, nous nous retrouvâmes devant le portrait de l'arrière-arrière-arrière-grand-oncle Hugh.

– OK, allons-y !

De sa lampe de poche, Nick éclaira le visage de notre aïeul.

– C'est vraiment moche de sa part d'avoir appelé son cheval « Fat Annie ». Cet animal est mince comme tout, alors qu'il ressemble lui-même à un gros cochon barbu !

– Oui, je trouve aussi.

À tâtons, je cherchai derrière le cadre le verrou actionnant le mécanisme de la porte secrète. Comme toujours, il se coinça un peu.

– Ils dorment tous comme des bébés repus, ici, constata Xemerius en atterrissant près de nous dans un ébrouement. C'est-à-dire, tous sauf Mr Bernhard qui souffre manifestement de troubles du sommeil. Mais pas de souci, rien à craindre de sa part : il s'est retiré dans la cuisine avec un max de saucisses froides et il regarde un film avec Clint Eastwood.

– Parfait.

Dans son grincement habituel, le portrait s'inclina vers l'avant en dégageant l'accès à quelques marches vers une autre porte un tout petit peu plus loin. Celle-ci menait à la salle de bains, au premier étage, et son dos était masqué par un miroir profond. Autrefois, nous nous étions souvent amusés à passer par là (le petit frisson venait du fait qu'on ne pouvait jamais savoir si la salle de bains n'était pas occupée), mais nous ne savions toujours pas à quoi servait ce couloir secret. Peut-être qu'un de nos ancêtres avait tout simplement trouvé intéressant de pouvoir disparaître du petit coin à tout moment.

– Et où se trouve cette caisse, Xemerius ? demandai-je.

– À gauche. Entre les murchh.

Dans l’obscurité, je ne pouvais pas m’en assurer, mais j’avais l’impression qu’il était en train de se curer les dents.

– Xemerius, c’est un fichu casse-langue, grommela Nick. J’aimerais bien l’appeler Xemi. Ou Merry. Je peux aller chercher cette caisse ?

– Elle est à gauche, dis-je.

– Caaache-langche toi-même ! dit Xemerius. *Xchemmy* ou *Merry*... Chha te plairait, hein ? J’chuis ichchu d’une longue lignée de démons puichants et nos noms...

– Dis-moi ? Tu n’aurais pas quelque chose dans la bouche, là ?

Xemerius cracha et fit toutes sortes de bruits bizarres avec sa bouche.

– Plus maintenant. J’ai croqué ce pigeon qui dormait sur le toit. Saletés de plumes !

– Tu es incapable de manger n’importe quoi !

– Tu parles sans savoir, mais il faut toujours que tu rajoutes ton grain de sel, protesta Xemerius, vexé. Et tu ne m’autorises même pas à manger un petit pigeon.

– Tu ne peux pas manger de pigeon, insistai-je. Tu es un esprit !

– Je suis un *démon* ! Je peux croquer ce que je veux ! Une fois, j’ai même avalé un curé. Avec sa soutane et son col empesé. Pourquoi tu me regardes avec ces yeux ronds ?

– Fais plutôt attention à ce que personne ne vienne !

– Eh ? tu ne me crois pas ?

Nick avait déjà descendu les marches et balayait le mur avec le faisceau de sa lampe.

– Rien en vue.

– La caisse se trouve derrière les parpaings. Dans un creux, bougre d’âne, dit Xemerius. Et je ne mens pas ! Si je dis que j’ai bouffé un pigeon, c’est que j’ai bouffé un pigeon.

– Elle se trouve dans un creux derrière les pierres, informai-je Nick.

– Mais aucune n’a l’air d’être disjointe.

Mon petit frère s’agenouilla et appuya ses mains pour voir.

– Eh-oh, je te parle ! dit Xemerius. Tu m’ignores ou quoi, pleurnicheuse ?

Comme je ne répondis pas, il s’écria :

– Bon, c’était un *pigeon fantôme* ! Mais ça compte aussi !

– Pigeon fantôme... laisse-moi rire ! Même s’il en existait – et je n’en ai encore jamais vu –, tu ne pourrais pas les croquer : les fantômes ne peuvent pas se tuer.

– Ces pierres sont toutes bien fixées, constata Nick.

Xemerius renifla, fâché.

– Primo : les pigeons aussi peuvent décider de rester sur Terre en tant qu’esprits, Dieu seul sait pourquoi. Ils ont peut-être encore des comptes à régler avec un chat. Deuzio : explique-moi comment tu peux distinguer un pigeon-esprit d’un autre ! Et tertio : leur vie d’esprit se termine quand je les croque. Car je ne suis pas un esprit ordinaire, mais – au risque de me répéter encore – un *démon*. Possible que je ne puisse pas faire grand-chose dans votre monde, mais dans le monde des esprits je suis une assez grosse peinture. Quand vas-tu enfin te fourrer ça dans la tête ?

Nick se releva et donna quelques coups de pied dans le mur.

– Non, rien à faire !

– Pschtt ! Arrête, ça fait trop de bruit.

Je me tordis le cou pour voir dans le couloir et jetai un regard réprobateur à Xemerius.

– Une grosse peinture, tiens donc ! Et maintenant ?

– Quoi ? Je n’ai jamais parlé de pierres disjointes.

– Et comment on va s’y prendre alors ?

La réponse « à coups de marteau et de ciseau » fut tout à fait évidente. Sauf que ce ne fut pas Xemerius qui me la donna, mais

Mr Bernhard. Je me figeai de stupeur. Il se trouvait là, à juste un mètre au-dessus de moi. Dans la pénombre, je voyais briller ses lunettes de hibou à bord doré. Et ses dents. Il souriait vraiment, là ?

– Oh, merde alors ! s'écria Xemerius en crachant d'excitation une giclée d'eau sur le tapis d'escalier. Il a dû inhaler les saucisses. Ou le film était un vrai navet. De toute façon, Clint Eastwood n'est plus une valeur sûre.

– Qu... quoi ? réussis-je péniblement à sortir.

– Le marteau et le ciseau seraient la meilleure solution, répondit tranquillement Mr Bernhard. Mais je propose de remettre cette entreprise à plus tard. Ne serait-ce que pour ne pas troubler le repos des autres occupants de cette maison quand vous sortirez la caisse de sa cachette. Ah, mais voici aussi master Nick !

Il fixa sans ciller la lumière de la lampe de poche.

– Pieds nus ! reprit-il. Vous allez vous enrhummer.

Il portait, quant à lui, des pantoufles et un élégant peignoir de bain avec un *W.B.* brodé en monogramme (Walter ? Willy ? Wigand ? Pour moi, Mr Bernhard avait toujours été un homme sans prénom).

– Comment savez-vous que nous cherchons une caisse ? demanda Nick.

Le ton de sa voix était particulièrement sec, mais, à ses yeux écarquillés, je voyais bien qu'il était aussi effrayé et stupéfait que moi.

Mr Bernhard remit ses lunettes en place.

– Eh bien, sans doute parce que j'ai caché cette... tsss... *caisse* moi-même dans le mur. Il s'agit d'un coffre avec de précieuses marqueteries, une antiquité du début du XVIII^e siècle qui appartenait à votre grand-père.

– Et qu'y a-t-il à l'intérieur ? demandai-je, ayant retrouvé ma voix.

Mr Bernhard me regarda d'un air réprobateur.

– Il ne m'appartenait pas de le demander. Je me suis simplement contenté de la cacher sur ordre de votre grand-père.

– Il ne peut pas me la faire, grogna Xemerius. Alors qu’il fourre son nez partout ! Et qu’il vient rôder par ici après avoir fait croire qu’il mangeait des saucisses. Mais c’est ta faute aussi, pleurnicheuse incrédule ! Si tu ne m’avais pas soupçonné de mentir, il ne nous aurait pas surpris, ce sénile insomniaque.

– Naturellement, je vous aiderai volontiers à ressortir ce coffre, poursuivit Mr Bernhard. Mais de préférence ce soir, quand votre grand-mère et votre tante se rendront à la réunion des dames du Rotary Club. C’est pourquoi je proposerais maintenant d’aller tous nous coucher, car enfin vous devez aller à l’école demain.

– Oui, c’est sûr, et entre-temps il va ressortir ce truc lui-même du mur, dit Xemerius. Et puis il raflera les diamants et déposera quelques noisettes à la place. On connaît ça.

– C’est stupide, murmurai-je. Si Mr Bernhard l’avait voulu, il aurait pu le faire depuis longtemps, car il était le seul à connaître l’existence de cette caisse. Je me demande bien ce qu’elle peut contenir pour que Grand-Père l’ait fait emmurer dans sa maison.

– Pourquoi voulez-vous nous aider ? demanda brusquement Nick alors que je m’apprêtais à le faire.

– Parce que je sais manier le marteau et le ciseau, répondit Mr Bernhard, puis il ajouta un peu plus doucement : Et parce que, malheureusement, votre grand-père n’est pas là pour épauler miss Gwendolyn.

Je sentis de nouveau ma gorge se nouer.

– Merci, murmurai-je.

– Ne vous réjouissez pas trop vite ! La clé... est perdue. Et je ne sais pas si j’aurai le cœur à me servir d’un pied-de-biche pour forcer ce précieux coffre.

Mr Bernhard poussa un gros soupir.

– Cela signifie-t-il que vous n’en direz rien à notre mère ni à lady Arista ? demanda Nick.

– Pas si vous vous dépêchez d’aller vous coucher immédiatement.
Dans la pénombre, je vis de nouveau ses dents briller avant qu’il ne se retourne et remonte l’escalier.

– Bonne nuit, ajouta-t-il. Essayez de dormir un peu !

– Bonne nuit, Mr Bernhard, murmurai-je en chœur avec Nick.

– Sacré vieux grigou, dit Xemerius. Ne crois surtout pas que je vais te quitter des yeux !

*Le Cercle du sang enfin accompli,
La pierre des sages à jamais le lie.
En habit de jeunesse, une force nouvelle
donne au porteur du charme un pouvoir éternel.*

*Mais la douzième étoile se lève,
Le destin céleste s'achève.
Jeunesse passée, le chêne est voué
Au déclin dans le temps limité.*

*La douzième étoile en allée,
L'aigle atteint son but à jamais.
Sache qu'une étoile d'amour s'éteint,
En cherchant librement sa fin.*

Extrait des *Écrits secrets* du comte de Saint-Germain

Chapitre 2

Et alors ?

Notre camarade de classe Cynthia s'était plantée devant nous, les mains sur les hanches, pour nous barrer l'accès au premier étage. Les élèves râlaient en nous contournant. Mais Cynthia s'en moquait. L'air sévère, elle tortillait entre ses doigts l'affreuse cravate qui faisait partie de l'uniforme de Saint Lennox.

– On pourrait avoir une petite idée de vos costumes ?

Son anniversaire tombait pendant le week-end et elle nous avait tous invités pour sa fête costumée annuelle.

Leslie secoua nerveusement la tête.

– Tu sais que tu deviens de plus en plus cinglée, Cyn ? Je veux dire, tu as toujours été bizarre, mais, ces derniers temps, ça ne s'arrange pas. On ne demande pas à ses invités comment ils vont se costumer !

– C'est vrai, ça ! Si tu insistes, tu risques de te retrouver toute seule à ta fête.

Je tentai de me faufiler sur le côté, mais Cynthia me retint par le bras.

– Je m'efforce à chaque fois de trouver les thèmes les plus intéressants et puis il y a toujours des saboteurs qui gâchent tout en ne les respectant pas, dit-elle. Rappelez-vous le *carnaval des*

animaux ! Et tous ceux qui se sont pointés avec une plume dans les cheveux en affirmant qu'ils étaient déguisés en poulet ! Oui, tu peux me regarder avec cet air coupable, Gwenny. Je sais bien qui en avait eu l'idée.

– Tout le monde n'a pas une mum qui passe son temps à faire des masques d'éléphant en papier mâché, dit Leslie.

Dans ma mauvaise humeur, je me contentai, pour ma part, de ronchonner :

– Laisse-nous passer !

Je préférerais ne pas ajouter que, pour le moment, je me contrefichais de sa fête. De toute façon, ça devait se voir comme le nez au milieu de la figure.

Cynthia resserra sa prise autour de mon bras.

– Et vous vous rappelez encore la *beachparty des Barbies* ?

À ce seul souvenir, un frisson lui parcourut apparemment le dos – à juste titre, soit dit entre nous – et elle prit une bonne gorgée d'air avant de reprendre :

– Cette fois, je voudrais être sûre de mon coup. *Tout verdict si vert* est un merveilleux thème et je ne laisserai personne me le démolir. Comprenons-nous bien : du vernis à ongles vert ou un foulard vert ne suffiront pas.

– Est-ce que tu t'écarterais si je te collais un œil au beurre noir ? grognai-je. D'ici ta fête, il aura verdi à coup sûr.

Cynthia fit semblant de ne pas m'entendre.

– Moi, par exemple, je serai déguisée en Eliza Doolittle, la fleuriste victorienne. Sarah aura un costume génial en forme de poivron – je me demande d'ailleurs comment elle va faire pour aller aux toilettes. Gordon viendra en prairie à pâquerettes, couvert de gazon synthétique des pieds à la tête.

– Cyn...

Malheureusement, pas moyen de l'écarter.

– Et Charlotte se fait faire exprès un costume par une couturière. Mais son déguisement est encore top-secret. Pas vrai, Charlotte ?

Ma cousine, coincée entre des petits cinquième, tentait de garder l'équilibre, tout en étant poussée vers le haut de l'escalier par la meute des élèves.

– Bon, ce n'est pas vraiment dur à deviner. Je vous dirai seulement : du tulle en sept nuances de vert. Et je pense pouvoir paraître en compagnie d'Oberon, le roi des elfes.

Elle dut crier cette dernière phrase par-dessus son épaule. Et elle en profita pour me regarder avec un étrange sourire. Elle en avait déjà fait autant au petit déjeuner et j'avais failli lui expédier une tomate à la figure.

– Charlotte est sympa, se réjouit Cynthia. Elle vient en vert *et* en compagnie masculine. C'est le genre d'invitée que je préfère.

La compagnie masculine de Charlotte n'était tout de même pas... Non, impossible ! Gideon ne se collerait jamais des oreilles pointues. Ou alors, si ? Je suivis des yeux Charlotte, qui, même dans la cohue, se déplaçait telle une reine. Elle avait dompté ses cheveux roux brillants dans une sorte de coiffure tressée art rétro et les filles des classes en dessous la fixaient avec cette sorte d'admiration-répulsion que seule l'envie peut susciter. La cour de l'école fourmillerait sans doute dès demain de mignonnes coiffures tressées.

– Alors, reprit Cynthia, en quoi et avec qui viendrez-vous demain ?

– En Martiens, ô, meilleure hôtesse de tous les temps, répondit Leslie avec un soupir résigné. Et pour le reste, nous te réservons la surprise.

– Oh, d'accord, dit Cynthia en me lâchant le bras. En Martiens. Pas joli, mais original. J'espère que vous n'allez pas changer d'idée ! Sur ces mots, elle fonça droit sur sa nouvelle victime.

– Salut, Katie ! Attends ! C'est pour ma fête !

– En Martiens ? répétais-je en lorgnant machinalement vers le renforcement où James, le fantôme de l'école, se tenait habituellement.

Mais il n'était pas là.

– Il fallait bien s'en débarrasser, répondit Leslie. Une fête, tu parles ! Comme si ça nous intéressait !

– Vous avez parlé de fête, là ? J'en suis.

Raphaël, le petit frère de Gideon, surgit par derrière, se glissa entre nous le plus naturellement du monde en me prenant par le bras et Leslie par la taille. Sa cravate était bizarrement nouée. En fait, il y avait fait un double nœud.

– Et moi qui croyais que les Anglais n'étaient pas du genre à faire la fête. Il suffit de penser aux heures de fermeture des pubs.

Leslie se libéra énergiquement.

– Ne te réjouis pas trop vite ! La fête costumée annuelle de Cynthia n'a rien à voir avec l'idée de faire la fête. À moins que tu n'aimes les soirées où les parents surveillent le buffet afin que personne ne verse de l'alcool dans les boissons ou sur le dessert.

– Oui, mais en revanche, ils jouent toujours à des jeux *super* amusants avec nous, plaidai-je pour les parents de Cynthia. Et le plus souvent, ils sont eux aussi les seuls à danser.

J'observai Raphaël en douce et détournai vite le regard, parce que son profil ressemblait trop à celui de son frère. Puis j'ajoutai :

– À vrai dire, je m'étonne qu'elle ne t'ait pas encore invité.

– Mais si, elle l'a fait ! soupira Raphaël. Je lui ai dit que j'étais pris ailleurs. Je déteste les fêtes costumées à thème. Mais si j'avais su que vous en seriez toutes les deux...

Au moment où j'allais lui proposer de lui nouer correctement sa cravate (le règlement de l'école ne transigeait pas sur ce point), il reprit de nouveau Leslie par la taille et déclara joyeusement :

– Tu as raconté à Gwendolyn que nous avons localisé le trésor de votre jeu Mystery ? L'a-t-elle déjà trouvé ?

– Oui, répondit brièvement Leslie.

Cette fois, je remarquai qu'elle ne chercha pas à se libérer de l'étreinte de Raphaël.

– Et quelle est la suite du jeu, *ma belle* ?

– En fait, ce n'est pas un... commençai-je, mais Leslie me coupa la parole.

– Je regrette, Raphaël, mais le jeu s'arrête là pour toi, lâcha-t-elle froidement.

– Quoi ? Mais c'est tout à fait injuste !

C'était aussi mon avis. Il ne s'agissait pas d'un jeu d'où nous pouvions exclure ce pauvre Raphaël.

– Leslie pense simplement que...

Leslie m'interrompit de nouveau.

– Eh bien, la vie n'a rien de juste, dit-elle encore plus froidement. Tu n'as qu'à t'en prendre à ton frère. Comme tu le sais certainement, nous sommes dans des camps différents dans ce *jeu*. Et nous ne pouvons pas courir le risque que tu ailles divulguer des informations à Gideon. Qui, soit dit en passant, est un sal... de première.

– Leslie !

Bon sang, mais qu'est-ce qui lui prenait ?

– Pardon ? Cette chasse au trésor a quelque chose à voir avec mon frère et les voyages dans le temps ? Et pourrais-je savoir ce qu'il vous a fait ? s'emporta Raphaël.

– Allez, pas la peine de prendre cet air surpris, dit Leslie. Gideon et toi, vous devez certainement parler de tout ça entre vous.

Elle me fit un clin d'œil. Je lui renvoyai un regard perplexe.

– Mais pas du tout ! s'écria Raphaël. Nous avons très peu de temps l'un pour l'autre ! Gideon est toujours parti quelque part en mission secrète et, quand il est à la maison, il est plongé dans je ne sais quels documents secrets ou alors il rumine en fixant le plafond. Ou pire encore : Charlotte passe par là et énerve tout le monde.

Il avait l'air si triste que j'aurais aimé le prendre dans mes bras, surtout quand il ajouta doucement :

– Je pensais que nous étions amis. Hier après-midi, il m'a semblé que nous nous entendions vraiment bien.

Leslie haussa légèrement les épaules.

– Oui, c'était sympa hier. Mais franchement, nous nous connaissons à peine. On ne peut pas encore parler d'amitié.

– Je ne t'ai donc servi qu'à déterminer ces coordonnées, dit Raphaël en questionnant Leslie du regard, probablement dans l'espoir qu'elle le contredise.

– Comme je te l'ai déjà dit, la vie n'est pas toujours cool.

Pour Leslie, l'affaire était apparemment close. Elle m'entraîna plus loin.

– Gwen, il faut se dépêcher, dit-elle. Aujourd'hui, Mrs Counter va distribuer les sujets des exposés. Et je n'ai pas l'intention de faire des recherches sur l'extension du delta oriental du Gange.

Je me retournai vers Raphaël, qui était resté planté là, comme médusé. Il essaya de mettre les mains dans ses poches de pantalon et constata que l'uniforme scolaire n'en avait pas.

– Ah, Leslie, regarde ! dis-je.

– ... ni sur des groupes ethniques aux noms imprononçables.

Je lui pris le bras comme Cynthia venait de le faire avec moi.

– Que se passe-t-il, mon petit rayon de soleil ? chuchotai-je. Pourquoi t'acharnes-tu tellement sur Raphaël ? Est-ce que ça fait partie d'un plan que j'ignore encore ?

– Je suis prudente, voilà tout.

Leslie loucha vers le tableau d'affichage.

– Oh, génial ! Ils proposent un nouveau groupe de travail pour faire du design de bijoux ! Au fait, ajouta-t-elle en sortant une chaîne de sous son chemisier, regarde ! Je porte en pendentif la clé que tu m'as rapportée de ton voyage dans le temps.